

TYPE PARISIEN.

LA MARCHANDE A LA TOILETTE.

Cette variété d'agaries vénéreux croît spontanément dans quelques quartiers de Paris, principalement sur les hauteurs de Notre-Dame-de-Lorette et au pays Latin; vous n'en trouveriez pas dans les parages de Moulletard et de la Villette, où le ferrailleur et le marchand de peaux de lapins la remplacent avec avantage.

Des philosophes, qui croient à la météorologie, se sont demandé si la marchande à la toilette pouvait avoir en des antécédents, un passé, un cœur, une jeunesse.

Leurs investigations n'ont amené aucun résultat.

Il est aujourd'hui acquis, pour la science, que la marchande à la toilette naît à l'âge de cinquante-cinq à cinquante-huit ans avec un teint fané, des pattes d'oie et une passion prononcée pour le cassis, dans une boutique aveugle, aux carreaux poussiéreux, où l'on aperçoit pour tout étalage des oripeaux sans nom, qui durent être autrefois des plumes, des étoffes, des monnaies, des dentelles.

A l'intérieur, il règne un demi-jour favorable à la vente; à peine y peut-on remuer, tant est grand l'encombrement; il y a de tout là-dedans, depuis des robes de velours jusqu'à des bas sans talons.

De tous ces objets s'exhale une odeur étrange, où se mêlent le moisi et l'ambre, l'humidité et le muse.

Cela pue vaguement.

La maîtresse de l'établissement s'appelle invariablement madame Jules, ou madame Alfred ou madame Auguste; elle porte toujours une robe de soie noire, plus ou moins élimée, pour mieux faire ressortir les bijoux dont elle aime à s'habiller.

Son métier est d'une simplicité parfaite.

Vous connaissez les mœurs des requins qui suivent en bandes les navires qu'ils rencontrent en pleine mer; tout ce qui tombe du bord fait l'affaire de leur voracité; ils avalent un matelot en deux coups de dent, et se font la bonne bouche avec son chapeau de cuir verni.

Eh bien! la marchande à la toilette est le requin qui suit à fleur d'eau la flotte désemparée de la bohème galante.

Elle est tout à la fois le fournisseur et le créancier, la ressource et la ruine.

De la dénouille qu'elle arrache pour une obole aux pauvres créatures qui ont recours à elle, elle habille à usure d'autres malheureux plus favorisés du ciel.

Elle achète à remède, autrement dit elle prête sur gages à des taux et des échéances qui font frémir. C'est pour elle une source de revenus énormes. Mais pour ce genre d'opérations, elle n'a qu'un choix restreint de clients, car la police a l'œil curieux et la loi ne plaisante pas avec les établissements de prêts clandestins.

Une spécialité avouée, par exemple, c'est la location de vêtements. Chez elle, une femme trouvera en cinq minutes tout ce qu'il lui faut pour être à peu près miso comme n'importe qui.

Cette location se paye au jour le jour, et fabuleusement cher.

Mais ça rapporte.

HENRI PAGE.

NAISSANCE.

En cette ville, le 20 courant, la Dame de M. Wilfrid Tessier, Assistant-Trésorier de la Cité, un fils.

DÉCÈS.

En cette ville, le 22 courant, M. Louis Longpré, à l'âge de 67 ans.

Le mot de l'énigme du dernier numéro est : *rat-eau*.

VARIÉTÉS.

L'AUTOMNE.

PIÈCE EN TROIS MOIS.

(Nota.—MM. les directeurs des théâtres de Paris qui voudraient monter cette pièce sont prévenus que cela n'est pas possible, attendu la prodigieuse quantité d'eau qui tombe pendant toute la représentation et qu'ils ne sauraient remplacer par leurs torrents en ferblant ni par leurs cascades en gaze argentée).

PROLOGUE.

LA NATURE, personnage muet; L'AUTEUR, personnage loquace.

L'AUTEUR. — Nature, grande nature, éternelle nature, salut! Je viens vers toi tout exprès de Paris, horriblement fatigué par la ru le besogne de la vie. J'ai ramé pendant presque toute l'année sur les galères de la presse, et j'ai des ampoules à l'esprit. J'ai commis deux drames qui ne seront peut-être jamais joués. J'ai perpétré deux romans qui ne seront peut-être jamais lus. Est-ce que, pour un homme de lettres seul, ce ne sont pas là des titres suffisants à un repos de quelques semaines dans ton sein, ô nature?...
LA NATURE. — (La nature — qui a autre chose à faire — ne répond pas à l'auteur. Elle est en train de déménager. Des ouvriers invisibles, qui me font l'effet d'avoir lu Henri Heine, roulent silencieusement et précautionneusement — comme autant de tapis de la Savonnerie — les pers verts, les bois ombreux, avec leur population d'oiseaux chanteurs; d'autres ouvriers, également invisibles, éteignent un à un les rayons du soleil et soufflent leur haleine grise sur la terre.

L'AUTEUR. — Tu ne réponds pas, ô nature? Je te reconnais bien là! Toujours dédaigneuse, toujours indifférente!... Tu laisses faire et passer, sans plus de souci de moi et des autres insectes de ma race, que si nous n'existions pas...
La nature se rit des souffrances humaines!
Nature, tu me méprises, — et je ne te le rends pas. C'est tout ce que mon dépit me souffle de plus injurieux à ton adresse.
Heureusement, la vengeance a été bonne!

ENTR'ACTE.

L'auteur a peut-être tort de s'adresser ainsi à la nature pour la guérison de son cerveau malade, — et surtout de la tutoyer. Toutefois, je suis forcé d'en convenir, ses tristesses et son amertume s'expliquent: la nature manque complètement de gaieté à cette époque de l'année.
Les bois deviennent chaque jour de plus en plus chauves. Les arbres commencent à ressembler à des carcasses de feu d'artifice éteint. Les feuilles n'y brillent que par leur absence, — et les seules qu'on voit ça et là sont des fragments de la circulaire de M. Adolphe Bertron, "candidat humain." On ne rencontre plus dans les sentiers, pleins de brume, que de vieilles pauvresses qui ramassent les dernières brindilles de bois mort

pour chauffer leurs pauvres vieux membres et faire cuire les dernières morilles qu'elles ont ramassées hier ou avant-hier. Plus le moindre jasement d'oiseaux, — excepté la nuit, où l'on entend mieux que jamais le bruit de l'air bouillonné. La mélancolie vous envahit et vous mouille jusqu'aux os. Il y a des Millevoys dans l'air!...

PREMIER MOIS.

LA NATURE, L'AUTEUR.

L'AUTEUR. — C'est le mois des vendanges. O purée septembrale! à cause de toi, je pardonne à la pluie et aux rhumes, tes compagnons habituels! Mais à cause de toi seulement...

LA NATURE. — "La pluie à flots pressés inonde la campagne."

L'AUTEUR, continuant. — Mais je ne puis oublier que tu es le portier de l'Hiver. C'est toi qui nous l'annonces et qui nous l'ouures!... Où sont les jacinthes bleues d'avril et les muguettes blanches de mai? Où sont les sentiers, verts de mousse et de graminées, que venaient fouler les amoureux, cœurs battants, lèvres et mains jointes, cheveux au vent, ceintures dénouées? Où sont les chansons moqueuses des merles et les gazouillements "licencieux" des rossignols?

LA NATURE. — (Sans daigner répondre, la Nature remplace la pluie par une bise désagréable.)

ENTR'ACTE.

L'Auteur a raison de se souvenir du printemps et du soleil lorsqu'il vente et lorsqu'il pleut: cela tient chaud.

D'ailleurs le printemps et l'été sont deux saisons charmantes. Il est très agréable d'aller — à deux — cueillir des baisers et des marguerites le long des rives ensauvées, et d'aller entendre les cavatines des oiseaux, les susurrements des insectes, les murmures des ruisseaux, les chœurs des atomes invisibles, — la respiration grandiose de la nature.

Là, en effet, tout a son accent, sa couleur, sa forme, son bruit, son éloquence. Le matin, aux premières lueurs du jour, ce sont les notes d'argent que l'alouette égrené comme un chapelet en montant vers le soleil, ce père des êtres. Puis, c'est la note mélancolique du coucou, ce solitaire emplumé. Puis, la note moqueuse du loriot et la note joyeuse de la mésange. A midi, c'est le cri dolent du grillon dans les sillons, la crécelle monotone du gresset dans les marécages, le coassement étourdissant de la rainette parmi les joncs. A la vesprée, — l'aube des mouches, — c'est l'appel désolé de la chouette. Puis, dans la nuit silencieuse, c'est la note de cristal du crapaud, — plainte éloquente d'une bestiole qui se sait laide et qui ne voudrait ne pas l'être, — à laquelle répondent les fioritures orgueilleuses du rossignol...

Ah! heureux ceux qui peuvent se soustraire à la besogne douloureuse de la vie et aller dormir dans les grands bois, sous le ciel bleu, le cœur tranquille et la conscience nette!... Heureux les audacieux de jeunesse qui peuvent comme Virgile, te chanter, Tityre, sous l'abri d'un hêtre touffu...

... audacieux juvénal,

Tityre, te patula cecini sub tegmine fagi.

ALFRED DELVAD.

(A continuer.)